

XYZ. La revue de la nouvelle

Inspiration...

David Sionnière



Number 105, Spring 2011

Fenêtres : ouvertes ou fermées sur le mystère

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61336ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sionnière, D. (2011). Inspiration.... *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 26–29.

Inspiration...

David Sionnière

JE PÉNÈTRE dans l'appartement plongé dans la pénombre, signe qu'Agnès n'est pas encore rentrée. Je me dis que c'est parfait, je vais pouvoir travailler dans le calme. Je lance un café. Pendant qu'il coule je vais prendre une douche, je suis trempé de sueur. Je revêts caleçon et tee-shirt propres, j'allume l'ordinateur et je vais me servir une tasse. En passant dans le salon, malgré la chaleur de four qui a envahi la ville depuis une semaine, je ferme la fenêtre pour ne pas entendre le brouhaha de la rue, comme toujours insupportable en ce samedi soir. Je m'installe devant l'écran, j'ouvre le dossier de mon projet et je m'y mets. Je commence par faire ce que je n'avais pas fait la dernière fois en partant : une sauvegarde sur une clé USB.

C'est un autre genre de clé qui joue dans la serrure. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est. J'entends la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, le bruit d'un sac jeté par terre suivi par l'une, puis l'autre sandale qui rebondissent à leur tour sur le plancher. J'étais bien parti, sur ma lancée, et elle vient me couper dans mon élan. Des pas rapides et légers s'approchent. Ses lèvres, aussi fraîches que l'eau d'un torrent de montagne, effleurent ma nuque tandis qu'elle me caresse le dos.

— Salut, t'as passé une bonne journée ? dit-elle.

Je fais « hum hum » sans me retourner pour qu'elle comprenne que je travaille sérieusement et qu'elle me dérange.

— Tu travailles ?

Comme si ça ne se voyait pas.

— Je ne te dérange pas, alors. Je vais prendre une douche.

Je grommelle une sorte d'approbation avant d'essayer de retrouver ma concentration en relisant le paragraphe écrit juste avant qu'elle ne m'interrompe. C'est pas mal. C'est même bon. Ah ! merde, pourquoi est-elle arrivée à ce moment-là ? Je relis la dernière page au complet et je la relis encore lentement, deux fois, afin de bien me remettre dans le sens de l'histoire : il y a

le gars, il y a la fille, on sent bien le conflit sous-jacent. Voilà. Je peux enchaîner. Je sens que ça revient. Je tape les premiers mots, les premières phrases, la première page de la suite du récit lorsque soudain je sursaute, assailli par l'inférial vacarme de la rue. Je me retourne brusquement : la fenêtre du salon est grande ouverte. Je me lève pour aller la refermer. Agnès. Où est-elle passée ? Je lâche en direction de la chambre :

— Laisse la fenêtre fermée !

Mais à travers la porte close de la salle de bains, il me semble entendre de l'eau couler. Je ne sais pas si elle m'a entendu. Tant qu'à être debout, j'en profite pour aller chercher un autre café. Je retourne m'asseoir et, en me relisant, ça me saute aux yeux : ce que je viens d'écrire, ce n'est pas bon. Il faut que je reprenne. Ce n'est pas bon du tout. C'est même très mauvais. J'efface. Je coupe. Je taille dans le lard. C'est trop lourd, pompeux, prétentieux. Et surtout, c'est tellement convenu, j'ai déjà lu ça ailleurs des centaines de fois. Qu'est-ce qui m'a fait croire que c'était bien ? Je n'étais pas suffisamment concentré. Maintenant, il va falloir tout recommencer. Mais j'ai l'esprit distrait et rien, aucun mot, aucune idée ne vient. C'est à cause d'Agnès. Bon sang, depuis qu'elle est rentrée, elle m'a vraiment fait perdre ma concentration. Je me pince fort le haut du nez et j'essaie de faire le vide dans ma tête, un vide à partir duquel je pourrai repartir. Je reste comme ça quelques secondes, peut-être quelques minutes avant de sentir le début du commencement de quelque chose. Et miracle, ça repart, aussi mystérieusement qu'un souffle de vent au milieu du pot au noir. Un mot, suivi par un autre, voilà une phrase, puis la suivante. Je retrouve le rythme, mes doigts courent sur les touches du clavier, les descriptions sonnent juste, les dialogues sont enlevés, je me sens bien, prêt à travailler toute la nuit quand un hurlement suivi d'éclats de rire manque de me faire tomber de ma chaise. Je me retourne, le cœur battant à cent milles à l'heure. La fenêtre est de nouveau grande ouverte sur les fêtards là, dehors. Bon Dieu ! Elle le fait exprès ou quoi ? Je suis debout avant même de m'en rendre compte et je vais refermer la fenêtre en la 27

claquant si fort que je fais presque exploser les carreaux. Par la porte ouverte de la chambre, je vois Agnès, nue, qui me tourne le dos ; elle se frotte les cheveux avec une serviette. J'essaie de contrôler ma colère quand je lui dis :

— Laisse la fenêtre du salon fermée. C'est la dernière fois que je te le dis. T'as compris ?

Elle se retourne et me regarde avec des yeux aussi ronds que ses petits seins bien galbés.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai pas ouvert la fenêtre.

— Très bien, alors laisse-la fermée.

Elle enfile la culotte noire qui était posée sur le lit.

— Je viens de te dire que je n'y ai pas touché. Elle a dû s'ouvrir toute seule...

— Ne me prends pas pour un abruti ! C'est la deuxième fois que je me lève pour la fermer.

— Parle-moi sur un autre ton.

Elle se couvre le haut du corps du tee-shirt ample qu'elle met toujours pour dormir.

— Je te parle sur ce ton-là parce que si je te parle normalement tu ne m'écoutes pas.

— Va écrire ta foutue histoire et fous-moi la paix ! dit-elle.

— Quoi ? Qu'est-ce que t'as dit là ? Foutue histoire ? Alors c'est ça, toi aussi, tu me prends pour un *looser*, un minable ? Finalement, t'es comme les autres ! J'y crois pas ! Comment est-ce que j'ai fait pour me faire avoir comme ça ?

Je suis maintenant si près d'elle que je sens sur mon visage son souffle chaud qui dégage des effluves de dentifrice à la menthe. Elle recule légèrement.

— Philippe, arrête. Je ne t'ai jamais vu comme ça. Qu'est-ce que tu as ? Tu as bu ?

— C'est toi qui rentres super tard, je ne sais même pas où tu étais ni avec qui, et maintenant c'est moi qu'on accuse ?

— Arrête de crier comme ça ! Je t'ai dit que j'étais avec Chloé...

— Alors je t'aurai prévenue pour la dernière fois : LAISSE

Elle me regarde de travers avant de se détourner en secouant la tête. Je crois qu'elle a compris le message. Je retourne m'asseoir devant l'écran. Ça y est. Maintenant, c'est fichu. J'ai les oreilles qui bourdonnent. Je ressens des picotements dans les jambes. J'ai de nouveau perdu ma concentration. Les mots à l'écran dansent devant mes yeux. Leur sens ne m'atteint pas. Non mais quelle emmerdeuse ! Respire par le nez. Qu'est-ce que je fais à rester encore avec elle ? Inspire et expire lentement. Cette histoire est terminée ! Cette fille, c'est une vraie plaie ! Calme-toi. Elle me bouffe la vie ! Tranquille. Elle empiète sur mon espace vital ! Fais le vide.

Peu à peu, je sens que je reprends le contrôle, jusqu'à ce coup de klaxon. Il me transperce de part en part, me vrille les tympanes, résonne encore et encore sous mon crâne. Alors là, non ! J'éclate d'un drôle de rire en me relevant d'un bond. Agnès est là, devant la fenêtre : elle tient les deux battants grands ouverts. Mon corps est secoué par un long frisson. Je me retiens pour ne pas hurler.

— Et maintenant tu vas me dire que c'est pas toi qui l'as ouverte ?

Elle me regarde, implorante.

— Arrête, Philippe, tu me fais peur. Elle s'est ouverte toute seule et je suis venue la fermer...

Sale menteuse. SALE MENTEUSE !

— Je t'avais prévenue !

En deux pas, je suis sur elle. D'une main je saisis son bras, de l'autre sa cuisse et, dans le même mouvement, je la soulève sans effort et la passe par-dessus la rambarde. Elle est tellement surprise qu'elle ne dit rien, ne crie pas, ne se débat pas. Je la lâche et je referme la fenêtre au moment même où elle touche le trottoir, trois étages plus bas, dans un flocc mat.

En allant me rasseoir devant l'écran, une sensation de calme, de sérénité m'envahit. Où en étais-je ? Ah oui. Juste après « Je t'avais prévenue ! ». Il se lève et la jette par la fenêtre. Bien.